

confrère toutes sortes de faveurs temporelles, des honneurs, des dignités, des évêchés, etc. Ceux qu'il avait attachés à sa maison comptaient surtout là-dessus et intriguaient même dans l'espoir d'arriver plus tôt à leur but.

Mais Ximenès était si éloigné d'une aveugle partialité pour son ordre que, par un amour vrai pour lui, il avait au contraire résolu d'écarter de ses membres les places et les honneurs, comme de dangereux écueils pour la vie religieuse. D'autre part, il n'accordait à ces religieux aucune espèce d'influence dans l'administration du diocèse; et tandis qu'il s'entretenait le plus amicalement du monde avec eux des affaires de l'ordre, il observait à leur égard le plus rigoureux silence sur tout ce qui concernait ses autres affaires et ses projets. Aussi, l'orgueil blessé et les espérances déçues, ne manquèrent pas de se plaindre hautement de la dureté, de la froideur et de la méfiance de l'homme qui se montrait si peu affectionné à ses frères, et qui faisait servir sa haute position au détriement plutôt qu'à l'avantage de l'ordre.

Mais Ximenès persévéra, sans rien dire, dans ses principes; et sa seule démonstration fut de renvoyer, l'un après l'autre et sans éclat, dans leur couvent, sept des dix Franciscains de son entourage. Il ne garda près de lui que François Ruys et deux autres, qui lui servirent d'aumônier, de confesseur et de prédicateur, et qui, plus tard, à sa recommandation et à cause de leurs vertus, furent élevés à des évêchés et à d'autres grandes dignités ecclésiastiques (1). Nous verrons bientôt comment les Franciscains tâchèrent de s'en venger.

(1) Gomez, l. c. p. 643-944. Ximenès obtint du pape la permission d'avoir près de lui quatre Franciscains, à ce que rapporte Wadding, *Annales Minorum* t. XV, p. 224 du supplément.

Au reste , de toutes les personnes de sa maison , il n'en est aucune qui lui ait causé plus de chagrin que son propre frère Bernardin. Lorsque Ximenès entra au couvent , son frère courait le monde , sans emploi. Plus tard , il entra aussi dans l'ordre de Saint-François , et montra tant de zèle , que Ximenès lui accorda beaucoup de pouvoir dans son palais. Mais la violence de son tempérament en fit bientôt le tyran de la maison , et le porta à maintes folies. Il devint grossier et blessant pour l'archevêque , ses amis et ses employés ; il chassait de sa propre autorité les domestiques de la maison ; il se montrait fier et hautain , quand Ximenès lui faisait des représentations ; et plus d'une fois , dans son dépit , il se retira dans un couvent , jusqu'à ce que la fougue de sa colère fût calmée. Chaque fois Ximenès l'accueillait toujours avec une nouvelle amitié , sans se souvenir du passé. Un jour , cependant , il était sorti dans une telle fureur du palais de l'archevêque pour se rendre à Guadalajara , qu'il y composa contre lui un libelle diffamatoire , avec le dessein de le présenter à la reine , à la première occasion. A cette nouvelle , Ximenès le fit subitement arrêter , ordonna de saisir tous ses papiers y compris le libelle , et tint renfermé pendant deux ans le calomniateur , jusqu'à ce qu'il commençât à montrer du repentir et à promettre de se corriger. Mais cette rude leçon n'avait pas encore brisé le caractère impétueux de Bernardin ; elle avait au contraire laissé dans son cœur un aiguillon de haine , qui bientôt le porta à des démarches plus coupables encore.

Un jour , en effet , que Ximenès , à Alcala , était retenu au lit par une indisposition , Bernardin , malgré la défense expresse de son frère , intervint avec tant de violence dans une question de droit pendante au tribunal archiépiscopal , qu'il amena les juges à faire fléchir la justice. Instruit de cette affaire par les plaintes de la partie lésée , Ximenès

se fit sans délai présenter à lui-même les pièces du procès , suspendit l'exécution du jugement, cassa les juges et songea à punir son frère, de manière à ce qu'il s'en souvînt. Mais le chagrin que lui causa cette affaire avait considérablement aggravé son indisposition et avait tellement surexcité son mal, qu'il perdit en quelque sorte son calme vis-à-vis de Bernardin, lequel tout coupable qu'il était, prétendait encore absolument avoir raison et accablait même l'archevêque de reproches d'injustice. Des paroles de querelle échappèrent, Ximenès menaça de la prison, et Bernardin, transporté de colère et n'étant plus maître de lui, saisit à la gorge son frère malade et le serra fortement des deux mains. Ensuite, soit qu'il crût l'avoir étouffé (1), ou qu'il revînt en quelque sorte à lui-même, il le laissa là couché, à demi-mort, se glissa doucement hors de la chambre, recommanda au domestique de ne faire aucun bruit, de peur d'éveiller l'archevêque, et se cacha dans la cave en attendant le dénouement.

Mais un des pages, Avellaneda, qui avait entendu leur dispute et remarqué en Bernardin un tremblement qui l'avait frappé, courut aussitôt dans la chambre de son maître, et l'ayant trouvé sans connaissance, se hâta d'appeler les médecins. Grâce à leurs soins, l'archevêque revint bientôt à lui, protesta devant Dieu qu'il vaut mieux s'exposer à la mort que de souffrir l'injustice, nomma le coupable, le fit conduire garrotté à Turrigio, près de Tolède, et enfermer dans un pauvre monastère. Il fut interdit à Bernardin de paraître désormais devant les yeux de son frère, qu'il avait si gravement offensé. Toutefois, quelque

(1) Fléchier, l. 4, p. 50, suppose dans Bernardin le dessein bien arrêté et réfléchi de tuer son frère, mais à tort, selon nous, et en contradiction avec les lois psychologiques; des natures comme celle de Bernardin n'ont des pensées de meurtre que dans le moment même de la rage. Voir Gomez, l. c. p. 943.

temps après, Ximenès, à la demande de Ferdinand lui-même, lui rendit la liberté et lui assigna une pension considérable. Quant à son fidèle page, il le fit élever d'une manière distinguée et pourvut magnifiquement à son avenir.

Bernardin survécut plusieurs années à l'archevêque ; il vivait encore du temps de Gomez, qui raconte que, jeune encore, il avait vu ce vieillard à Alcalá, où il vivait dans un repos agréable : il était grêle de taille, avait le regard effronté, un visage rouge et enflammé, le nez long et aquilin (1).

Jean, second frère de Ximenès, lui donna plus de consolation : conformément à ses désirs, il épousa une excellente dame de maison noble. Don Juan Zapala, frère du comte de Barajas, venait de laisser en mourant une fille nommée Eléonore, qui avait reçu une éducation soignée, et dont la mère désirait une alliance avec la famille du grand archevêque. Ximenès, de son côté, n'y étant pas opposé, ce mariage ne tarda pas à se conclure, et l'archevêque fournit le jeune couple de tout ce qui lui était nécessaire, mais sans aucun superflu (2).

(1) Gomez, l. c. p. 946. — (2) Id. l. c. p. 954, 55, etc. Fléchier, l. I. p. 67-68.

CHAPITRE VII.

Fermeté du nouvel archevêque. Il commence à prendre part aux affaires de l'État.

QUINZE villes populeuses et un nombre considérable de localités plus petites, formaient le territoire princier du primat de Tolède (1), qui en conséquence avait sous lui une foule de juges et d'employés civils. La mort du cardinal Mendoza mettait fin au pouvoir de tous ces employés; le nouvel archevêque se hâta donc d'envoyer, en qualité de commissaires, quelques hommes éprouvés, pour établir dans tous les forts, châteaux et villes de sa juridiction, des gouverneurs fidèles, des juges et des administrateurs consciencieux, et pour recevoir leurs serments.

Ximenès montra dès lors, dans une occasion éclatante, avec quelle indépendance il était résolu d'agir, et cette démonstration était d'autant plus nécessaire, qu'on est plus facilement porté à faire valoir toutes sortes de prétentions auprès d'un humble parvenu. Parmi beaucoup d'autres abus introduits en Espagne, un des plus grands était l'usage immoral d'attendre les emplois et les places, non de son propre mérite, mais de la protection et de la faveur d'amis haut placés. Justement indigné de cette pernicieuse coutume, Ximenès songeait au moyen d'écarter à jamais

(1) Prescott, I p. 35.

de lui tout patronage et toute exigence de cette espèce ; et à cet effet il saisit la première occasion qui se présenta de manifester clairement et de manière à décourager les aspirants aux places , le peu de cas qu'il faisait de ces sortes de prétentions.

Le poste le plus honorable et le plus lucratif auquel l'archevêque de Tolède eût à pourvoir, était celui de gouverneur de Cazorla , place que le cardinal défunt avait donnée à son frère , Pierre Hurtado Mendoza. C'était un homme tout à fait convenable , juste et plein de capacité , et il pouvait même compter beaucoup sur la reconnaissance du nouvel archevêque envers le défunt. Néanmoins , il rechercha d'abord l'intercession de la reine ; ensuite il envoya plusieurs de ses parents à Ximenès , pour l'informer que le désir d'Isabelle, était que Hurtado conservât sa place, et pour lui rappeler les bienfaits qu'il avait reçus du cardinal défunt. Mais Ximenès repoussa cette intervention de la manière la plus décidée, en déclarant positivement qu'il aimerait mieux renoncer à l'archevêché lui-même qu'au libre choix des officiers et employés qui dépendaient de lui. Les Mendoza irrités rapportèrent à la reine ce qu'ils venaient d'entendre ; mais cette princesse ne s'en émut aucunement et parut deviner les bonnes intentions du prélat non moins énergique que pieux.

Quelques jours après , Ximenès rencontra Pedro Hurtado à la cour , et remarqua que ce seigneur , indigné , cherchait à l'éviter. Lui , au contraire, se dirigea amicalement vers lui et le salua gouverneur de Cazorla , en lui disant : « Maintenant que je suis entièrement libre , je vous rétablis à votre poste , et je suis persuadé que vous servirez à l'avenir la reine , l'État et l'archevêque d'une manière aussi consciencieuse que vous l'avez fait jusqu'ici sous votre illustre frère. » De ce jour ils furent invaria-

blement dans les meilleurs rapports, et toute sa vie, Ximenès honora et aima son fidèle gouverneur (1).

Les affaires de l'état réclamèrent, bientôt après son élévation, l'activité du nouveau grand-chancelier.

En ce moment se préparaient des événements pleins d'importance pour l'avenir de l'Espagne, et même pour les destinées du monde. Ferdinand et Isabelle concluaient avec l'empereur Maximilien I^{er} ces traités fameux, à la suite desquels toute la puissance espagnole fut bientôt réunie sous Charles-Quint à celle de l'Autriche, et devint la plus considérable du monde. Don Juan, prince d'Espagne, fils aîné de Ferdinand et d'Isabelle, fut fiancé à Marguerite, fille de Maximilien; et, d'autre part, l'archiduc Philippe-Beau, fils et héritier de l'empereur, épousa Jeanne, infante d'Espagne. C'est de ce dernier mariage que naquit Charles-Quint qui, par la mort de tous ceux qui y avaient droit avant lui, réunit l'héritage de ses deux aïeuls.

Il n'est plus possible de déterminer la part que Ximenès eut à la conclusion de ces traités; mais ce qui peut déjà faire juger de l'occupation que ces événements lui donnèrent, c'est qu'avant leur accomplissement, il ne put seulement venir à Tolède prendre possession de sa cathédrale. Il était sans doute à Tortosa (2) avec Ferdinand et Isabelle, lorsque les derniers points des traités en question y furent décidés; et à partir au moins de ce moment, il accompagna Isabelle à Burgos, vers le milieu de juillet, pour y faire les préparatifs nécessaires au départ de la princesse Jeanne pour la Flandre (3). Mais la reine ayant ensuite accompagné sa fille jusqu'au port de mer de Laredo, Ximenès obtint enfin la permission depuis longtemps

(1) Gomez, l. c. p. 944. Fléchier, l. 1, p. 40-41. — (2) Ferreras.

(3) Gomez, l. c. p. 947. Ferreras.

désirée, de se rendre pendant ce temps dans son diocèse, et spécialement à Alcalá, résidence ordinaire des archevêques de Tolède. Seulement, quand la reine revint à Burgos, son grand-chancelier dut y retourner également, pour célébrer solennellement (3 av. 1457) (1) les fiançailles du prince don Juan avec Marguerite d'Autriche. Ximenès avait bien demandé la permission de rester plus longtemps dans son diocèse, mais la reine ne voulut pas qu'un acte si important et si solennel fût accompli par un autre que par le primat du royaume (2).

Un accident funeste retint ensuite Ximenès à Burgos plus longtemps qu'il ne l'aurait cru : dans un des tournois donnés pour embellir cette fête, Alonzo de Cardenas perdit la vie, d'une chute de cheval, et l'archevêque dut donner des consolations à son père affligé, ainsi qu'à la reine attristée de ce malheur (3). Peu de têtes couronnées ont pris une part aussi sincère et aussi cordiale aux infortunes de leurs serviteurs, que cette princesse extraordinaire ; elle avait d'ailleurs une estime particulière pour le père de ce malheureux seigneur ; et déjà elle avait fait l'épreuve de sa fidélité, lorsqu'elle se servit de lui pour mener à bonne fin, en dépit de tous les obstacles, son mariage avec Ferdinand (4).

Ximenès, après avoir rempli ses devoirs à Burgos, se rendit à Tolède et de là à Alcalá, pour prendre enfin solennellement possession de sa cathédrale, et faire quelques règlements salutaires pour son diocèse (5). Mais ces soins ne lui firent pas perdre de vue les affaires de l'État, et l'on était persuadé que, lorsqu'il paraissait à la cour, c'était le bien du peuple qui l'y amenait. En effet, il était

(1) Ferreras place cette cérémonie un jour plus tard.

(2) Gomez, l. c. p. 948. — (3) Id. l. c. p. 948, 121.

(4) Prescott, I p. p. 163. — (5) Il en sera parlé au chapitre XIV.

toujours attentif à son plus grand bien, faisant disparaître, autant qu'il dépendait de son pouvoir, les abus qu'il découvrait, portant les autres à la connaissance de son excellente reine; il protégeait les pauvres et les faibles contre l'oppression et l'injustice des puissants et des riches; et il était particulièrement la terreur des employés infidèles, dont il signalait l'arbitraire et les désordres à l'attention de la princesse, par la voie la plus courte (1).

Parmi les nombreux bienfaits dont le pays lui fut redevable, une transformation qu'il opéra en matière d'impôt, a surtout fait bénir sa mémoire par le peuple. Depuis un siècle, les guerres contre les Maures avaient nécessité en Castille l'établissement d'impositions et de contributions extraordinaires, parmi lesquelles s'en trouvait une plus onéreuse que les autres, laquelle devait gêner davantage le commerce et les échanges. On l'appelait *alcavala*; elle consistait en ce que, à chaque achat ou échange, la dixième partie de l'objet devait être payée au fisc. Cette contribution était excessive; mais ce qui la rendait plus funeste encore, c'était la manière dont on la prélevait, les chicanes des employés, les fraudes, les mensonges et les faux serments des vendeurs et des acheteurs. Ximenès, quelque désir qu'il en eût, ne put, pour le moment, obtenir l'abolition complète de cet impôt odieux (2); mais, sur la proposition qu'il en fit à la reine, il fut réglé (et ce fut déjà un bienfait) que le produit de tout cet impôt serait fixé à une somme moyenne, modérée, et proportionnelle aux villes et aux districts: de cette manière, les bourgeois eux-mêmes

(1) Gomez, I. c. p. 954, et seq.

(2) Peu de temps avant sa mort, Ximenès présenta encore à Charles-Quint une proposition pour l'abolition complète de l'alcavala, mais sans succès; et c'est sans doute à son instigation qu'Isabelle, dans son testament, recommanda de supprimer cet impôt aussitôt qu'on le pourrait. Gomez, I. c. p. 954, 50. Prescott, II p. 588. Note 22.

se chargèrent de la perception dans le détail , et la légion entière des *publicains* reçut son congé. Ximenès avait imaginé cette mesure bienfaisante de concert avec don Lopez de Biscaie , financier habile et célèbre ; et par là , il avait été utile aux bourgeois aussi bien qu'au fisc , car elle fit supprimer une foule d'appointements odieux , et mit fin à un grand nombre de tracasseries et de querelles. Aussi ce changement obtint-il une approbation si générale , qu'on s'en félicitait mutuellement comme d'une nouvelle ère de prospérité publique (1). Le dernier écrivain de cette époque de l'histoire d'Espagne , Prescott , donne également à cette mesure les éloges qui lui sont dus , lorsqu'il l'appelle *un grand soulagement pour les sujets* (2). »

Sur ces entrefaites , et pendant que Ximenès tenait son premier synode , dont nous parlerons plus tard , il s'était passé dans la famille royale des évènements importants , qui réclamèrent l'activité du grand-chancelier et sa présence à la cour. Le 3 avril 1497 , il avait béni le mariage de don Juan et de Marguerite d'Autriche , et six mois après , ce jeune prince , âgé seulement de 19 ans , et si plein d'espérances , n'était déjà plus qu'un cadavre (3). Une fièvre , dont il avait été attaqué à Salamanque , peu de temps après son mariage , avait triomphé de la faiblesse de sa constitution et mis fin , le 4 octobre 1497 , à une vie embellie par l'amour des sciences. Dès la première attaque violente de cette fièvre , le prince lui-même avait perdu tout espoir de guérison , et donné des consolations à ses parents attristés (4).

Quelque temps après , Marguerite ayant mis au monde

(1) Gomez, l. c. p. 954 , 44. — (2) Prescott, II p. p. 588.

(3) Né le 31 juin 1478, † 4 octobre 1497. — (4) Mart. Ep. 176 et 182.

un enfant mort, le droit de succession au trône d'Espagne échut à Isabelle, fille aînée des deux rois, mariée depuis peu à Emmanuel, roi de Portugal. Toutefois, l'archiduc Philippe, époux de Jeanne, la seconde fille d'Isabelle, parut songer à élever des prétentions; car, aussitôt après la mort de don Juan, il avait pris le titre de prince de Castille. En conséquence, voulant régler cette affaire et prévenir les différends qui pouvaient s'élever, Ferdinand et Isabelle convoquèrent sans délai les cortès de Castille à Tolède, et celles d'Aragon, à Saragosse, et invitèrent la reine de Portugal à venir avec son époux recevoir les hommages des États. Ximenès, comme sa charge de grand-chancelier lui en faisait un devoir, prit une grande part à toute cette affaire; il assista aux deux assemblées; et à celle de Tolède en particulier, il fut chargé, de concert avec le grand-connétable du royaume, de recevoir les serments d'usage (1).

La prestation de l'hommage parut devoir rencontrer plus de difficultés dans le royaume d'Aragon, où la succession des femmes n'avait pas pour elle la coutume du pays. Dans cette prévision, les deux rois, après la fermeture de l'assemblée de Tolède, se firent accompagner de Ximenès à celle de Saragosse, quoique sa charge de chancelier ne s'étendit pas à l'Aragon. Mais ils ne voulaient pas être privés de ses sages conseils, dont ils eurent en effet le plus grand besoin. Les avis opposés se combattirent avec violence, et aucun pas décisif n'avait encore été fait pour la reconnaissance d'Isabelle, objet de ce débat, lorsque cette jeune princesse mourut en donnant le jour à un fils, le 23 août 1498. Ximenès l'avait préparée à la mort, et les dernières paroles de cette noble princesse avaient été de prier le prélat de consoler ses parents. Il

(1) Ferreras.

se chargea en effet de ce triste devoir, et s'occupa avec zèle d'obtenir l'hommage de l'Aragon pour le jeune Miguel. Par son conseil, ce jeune prince, privé déjà de sa mère, fut porté dans une magnifique litière par toutes les rues de Saragosse, et montré au peuple. Bientôt après, les Cortès aussi lui rendirent hommage, et nommèrent Ferdinand et Isabelle tuteurs de l'héritier du trône qui venait de naître (1).

Ximenès retourna alors en Castille avec la cour, et le jeune Miguel reçut également à Ocana les hommages des États de Castille (janvier 1499) (2). Toutefois il mourut lui-même avant sa deuxième année accomplie, le 20 juillet 1500.

(1) Gomez, l. c. p. 956-957, Prescott, II p. p. 95.

(2) Ferreras. Prescott, II p. p. 96.

CHAPITRE VIII.

Ximenès à Grenade. Conversion des Maures.

Au sortir des Cortès d'Ocana, les deux souverains se rendirent à Grenade (en septembre 1499) (1), pour voir de leurs propres yeux la situation de ce royaume naguère encore mauresque, et empêcher, pour l'avenir, les dangereuses conspirations des Maures espagnols de concert avec leurs frères d'Afrique, ainsi que les invasions et les déprédations de ces derniers. Il y avait sept ans qu'ils avaient arraché le pouvoir à Boabdil, dernier souverain maure, mais en laissant par des traités au peuple soumis, son culte et ses mosquées, ses biens, ses lois, ses usages, ses magistrats, et en lui faisant des concessions dont aucun Castillan ne jouissait (3).

Isabelle avait placé à la tête du gouvernement politique de Grenade, le comte Mendoza de Tendilla; et sous son administration prudente et modérée autant que ferme et bienveillante, les Maures possédaient en réalité la mesure de bonheur et de bien-être dont jamais peuple soumis

(1) Sic. P. Mart. Ep. 244. Il était du voyage. Ferreras le place par erreur au mois de mars.

(2) Ainsi, le commerce des Maures n'était pas soumis aux taxes en usage, et un esclave maure devenait libre si, d'une autre partie de l'Espagne, il se sauvait à Grenade. Voir chap. III. Item, Prescott, II p. p. 167.

ait pu concevoir l'espérance, même dans les circonstances les plus favorables (1).

Isabelle n'avait pas été moins heureuse en faisant choix du bon et pieux Talavera pour archevêque de Grenade. Il était naturel que les rois catholiques eussent la volonté de rétablir le siège épiscopal, qui avait existé à Grenade avant l'invasion des Maures. Le sentiment religieux seul devait déjà les y engager; ils le désiraient également par considération pour les Espagnols qui s'établissaient dans le royaume conquis; mais la politique surtout l'exigeait impérieusement, afin d'unir les Maures au reste de l'Espagne par la religion chrétienne. Ainsi, tandis que les deux souverains repoussaient (ce qu'ils firent à plusieurs reprises), comme contraire aux traités, la demande de contraindre par la violence les Maures à se faire chrétiens, et qu'ils étaient sérieusement résolus à ne pas troubler ce peuple dans ses usages (2), ils se croyaient, d'autre part, pleinement dans le droit d'établir à Grenade une *mission pacifique* et un évêché catholique.

Né dans une humble condition à Talavera, ville de l'archevêché de Tolède, le hiéronymite, frère Ferdinand de Talavera, était devenu par sa vertu et sa sagesse, confesseur des rois catholiques et évêque d'Avila. Mais après la conquête de Grenade, il sollicita sa démission des deux rois, pour pouvoir consacrer le reste de sa vie à la conversion des infidèles. Cette demande détermina la pieuse reine à le proposer au pape pour le nouveau siège

(1) Prescott, II p. p. 426, 427.

(2) On fit même en faveur des Maures des exceptions aux lois. Ainsi, pour combattre le luxe qui dominait à cette époque, Isabelle avait défendu à ses sujets de porter des vêtements en soie. Les Maures furent exemptés de cette défense, de peur de les troubler dans une ancienne coutume nationale. Prescott, II p. p. 430, note 14 et p. 605.

érigé à Grenade , et quoique cet archevêché fût inférieur au siège d'Avila , sous le rapport des revenus , Talavera refusa constamment l'augmentation de traitement que la reine voulait le forcer d'accepter (1). Nous avons vu plus haut comment sa translation à Grenade eut pour suite la nomination de Ximenès à la charge de confesseur de la reine , et l'on verra plus clairement encore comment ces deux prélats, égaux en vertu et en piété, se ressemblaient aussi en ce que , avec de grands revenus, ils étaient, par rapport à eux-mêmes , pauvres et économes , mais généreux au plus haut point, quand il s'agissait d'objets relatifs au bien public. En effet , le nouvel archevêque de Grenade dépensait la plus grande partie de ses revenus en œuvres de bienfaisance , et ce n'était pas chose rare pour lui de partager , comme saint Martin , ses propres vêtements avec les pauvres (2). Il était en si bons rapports avec le comte de Tendilla , que Pierre Martyr les appelle *une ame dans deux corps* (3).

Mais Talavera devait aussi, comme chrétien et comme évêque , soigner le bien spirituel des pays nouvellement acquis , et considérer la conversion des Maures comme le but suprême de ses désirs. A cet effet , quoique dans un âge avancé , il apprit encore lui-même l'arabe , pria son clergé d'en faire autant, et fit traduire en cette langue les plus beaux passages du Nouveau Testament , ainsi que la liturgie et le catéchisme , afin de poser un fondement suffisant à la mission qu'il voulait donner aux Maures (4). Ce n'étaient pas la violence , l'autorité et la terreur , mais

(1) Marmol Carvajal , *Historia del rebelion y castigo de los Moriscos* , etc. T. 1, p. 405, 406. Prescott II p. 427.

(2) Prescott, II p. p. 428, note 5.

(3) Mart. Ep. 219. Vivunt namque duo hæc comitis et antistitis corpora sub uno spiritu, tanta est tamque efficax inter ambos amicitia.

(4) Marmol Carvajal I c. p: 408. Prescott, II P p. 128-129.

l'instruction donnée avec douceur, et la force intime de la vérité chrétienne, ainsi que le spectacle d'un culte plein d'élévation, qui devaient peu à peu mener à Jésus-Christ le peuple conquis. Mais la meilleure recommandation de la croyance nouvelle pour les Maures, c'était la pureté de mœurs de l'archevêque lui-même, son angélique douceur et sa bienfaisance, dont l'influence victorieuse opéra, en effet, de très-fréquentes conversions. Aussi le nombre des nouveaux chrétiens croissait-il de jour en jour, et personne à Grenade n'était plus aimé que le grand *alfaqui* des chrétiens, comme les Maures appelaient Talavera (1).

Le gouvernement toutefois appuyait aussi la mission, soit par les avantages qu'il accordait aux convertis, soit en détournant d'eux les préjudices dont ils étaient menacés; et les deux rois profitèrent spécialement de leur présence à Grenade, dans l'automne de 1499, pour favoriser le bien matériel et le commerce de cette contrée, et pour seconder la mission parmi les Maures. C'est dans cette intention qu'ils appelèrent Ximenès à Grenade, et c'est probablement par suite de ses conseils que parut la loi du 31 octobre 1499, dont Llorente lui-même loue la modération. Par cette loi, il était défendu à un Maure de déshériter son fils pour s'être converti au catholicisme; et les filles maures qui se convertissaient étaient dotées par l'État, à l'aide des biens acquis par la conquête de Grenade. Les mêmes fonds devaient aussi servir à racheter des esclaves maures convertis (2).

De ce moment, Ximenès se partagea pour quelque temps avec Talavera, le travail de la mission des Maures, et le doux archevêque de Grenade y consentit d'autant

(1) Marmol Carvajal l. c. p. 407. Prescott, II p. p. 429.

(2) Prescott II p. p. 430. Llorente, Hist. crit. de l'inq. Paris, 1837, t. I, p. 334.

plus volontiers qu'il avait plus à cœur l'honneur de Dieu et le salut des âmes, que son autorité exclusive dans son diocèse. A leur départ de Grenade pour Séville, en novembre 1499, les rois catholiques recommandèrent aux deux prélats la continuation pacifique de leurs pieux efforts ; et en effet, les deux archevêques désiraient enlever aux Maures tout motif de plainte au sujet de la religion, autant qu'ils songeaient à poursuivre avec zèle l'œuvre de leur conversion.

Ximenès, pour atteindre ce but, imagina un expédient nouveau et excellent. Il invitait souvent chez lui les principaux *alfaquis* ou prêtres maures, ainsi que leurs savants ; les entretenait presque chaque jour de sujets religieux, et cherchait à gagner leurs cœurs par des manières amicales. Il ne dédaignait pas même, pour accroître l'influence de sa parole auprès des plus sensuels, de leur faire des présents agréables, soit d'habillements qu'ils aimaient, soit d'autres choses ; et dans ce but, il avait grevé pour plusieurs années à l'avance les revenus de son archevêché. La conversion de quelques alfaquis entraîna bientôt celle d'un grand nombre de Maures ; et au bout de deux mois de travail, Ximenès put en baptiser 4,000 en un jour, le 18 décembre 1499. Comme dans les grandes missions, il conféra ce sacrement non par ablution, mais par aspersion ; et le jour de cet événement fut dans la suite célébré annuellement comme un jour de fête, dans les diocèses de Tolède et de Grenade (1).

La suite répondit à cet heureux début, de sorte qu'en peu de temps, au rapport de Gomez, une partie considérable de Grenade eut adopté le christianisme, et que la ville commença à présenter un extérieur tout chrétien.

(1) Gomez, I. p. 958. Marmol Carvajal, I. p. 113-114. Prescott, II, p. 132.

Ainsi , par exemple , on commença à y entendre souvent le son des cloches , interdit chez les Sarrasins , sous peine d'amende , et Ximenès , à qui l'on attribuait ce changement , reçut des Maures , le surnom d'alfaqui campanero (1).

De tels résultats devaient nécessairement provoquer une réaction de la part des Maures plus rigides. Aussi , plusieurs des plus distingués , voyant avec une profonde douleur la ruine dont la foi de leurs pères était menacée , et voulant désormais empêcher de toutes leurs forces le passage des leurs au christianisme , essayèrent d'inspirer la haine contre notre religion , et de semer le mécontentement contre le gouvernement (2). Il est hors de doute que ces tentatives étaient en grande partie injustes , séditionnaires , et dès lors punissables ; aussi Ximenès fut-il dans son droit , lorsqu'il fit arrêter ceux qui criaient le plus haut. Mais , d'autre part , son zèle lui fit dépasser les bornes du traité conclu entre la couronne et les Maures , lorsqu'il tenta de faire instruire par force les prisonniers dans la foi chrétienne au moyen de ses chapelains , et qu'il permit de traiter avec sévérité ceux qui ne s'y prêtaient pas (3). A cette dernière catégorie avait appartenu Zégri , noble Maure , issu de la célèbre famille d'Abenhamar , tant chantée par les poètes , lequel avait combattu les Espagnols avec gloire dans les dernières guerres de Grenade , et qui jouissait d'une grande considération parmi les siens. Ximenès avait chargé de sa conversion le chapelain Pierre Léon , et celui-ci , après avoir en vain employé la douceur , était passé à un tel degré de rigueur , que Zégri , faisant allusion à son nom , disait plus tard : « Que Ximenès

(1) Gomez. l. c. p. 958. Prescott , II , p. 432 , note 16.

(2) Marmol Carvajal , l. c. p. 104. Fléchier , l. I , p. 87.

(3) Llorente , du reste , n'accuse pas Ximenès lui-même , mais les ecclésiastiques ses subordonnés. Hist. etc. , T. 4 p. 325.

n'avait qu'à lâcher son *lion*, et qu'en peu de jours le maure le plus opiniâtre serait converti. » En effet, Zégri lui-même n'avait encore supporté que pendant quelques jours le jeûne et les liens, lorsque tout à coup il demanda à être conduit devant le grand alfaqui des chrétiens, et déclara que la nuit précédente, Allah lui était apparu et lui avait ordonné de se faire chrétien. Ximenès en éprouva une joie extraordinaire, et baptisa aussitôt le nouveau converti. Zégri demanda au baptême le nom de Fernando Gonzalvo, en l'honneur du Grand Capitaine, avec lequel il avait autrefois combattu dans la plaine de Grenade; et tout le reste de sa vie, il montra un si grand zèle pour la religion chrétienne, que beaucoup de personnes crurent pleinement à la réalité de la manière extraordinaire dont Dieu l'avait appelé au christianisme (1).

Il s'attacha dès lors tout spécialement à Ximenès avec une fidélité inviolable; il était toujours à ses côtés, et l'archevêque l'employa dans une foule d'affaires, qui exigeaient un zèle ardent pour le christianisme, et la prudence la plus consommée. Il s'en servit en particulier pour la conversion des Maures; et en effet, Zégri en convertit un grand nombre, tant par ses discours que par son exemple (2). Ces succès fortifièrent Ximenès dans l'espoir que bientôt l'islamisme expirerait à Grenade, et il ne voulut plus écouter les conseils de ceux qui, moins empressés, voulaient attendre de l'avenir la victoire complète de la foi. Il crut, au contraire, que tarder et attendre, c'était se rendre coupable envers les Maures dont on pouvait sauver les âmes, et qu'une chose si excellente demandait plutôt à être hâtée que retardée et différée (3). Il voulut en conséquence anéantir l'isla-

(1) Marmol Carvajal, l. c. p. 145. Gomez, l. c. p. 959.

(2) Gomez, l. c. p. 959. Fléch. l. I, p. 89. — (3) Gomez, l. c. p. 959, 27 seq.

misme d'un seul coup , et il fit brûler , sur une place publique , plusieurs milliers d'exemplaires du Coran , et d'autres livres religieux des Maures , que les alfaquis lui avaient livrés (1). On n'arracha aux flammes que les ouvrages de médecine, qui furent déposés plus tard dans la bibliothèque de l'université que Ximenès fonda à Alcalá (2).

Ce serait une erreur de vouloir comparer ce fait avec l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, par le calife Omar. Ce n'était pas , cette fois , un barbare ignorant , c'était un des plus grands amis des sciences qui avait donné cet ordre ; et cela précisément au moment où , de ses propres ressources, il fondait une nouvelle université, et où il appelait à la vie l'ouvrage savant le plus admirable de cette époque. On trouverait plutôt dans la vie de Luther un point de comparaison avec la manière d'agir de Ximenès ; avec cette différence toutefois , que Luther , devant la porte de Wittemberg , croyait anéantir dans son bûcher le droit canonique de l'Eglise chrétienne ; tandis que Ximenès , au contraire , tâchait , en allumant le sien , de provoquer l'accroissement de l'Eglise chrétienne.

Ils avaient sans doute raison les contemporains de Ximenès qui blâmaient ces actes de violence , et rappelaient aux anciens synodes de Tolède , qui avaient voulu que personne ne fût amené à la foi par la contrainte (3). Toutefois Ximenès persévéra dans la voie où il était

(1) Robles parle d'un million de volumes ; Gomez de 5,000 seulement ; Condé de 80,000. Prescott donne la préférence à ce dernier , comme plus versé dans la connaissance des ouvrages arabes.

(2) Marmol Carvajal. l. c. p. 446. Gomez, l. c. p. 959, 36.

(3) Mais il ne s'en suit pas qu'il violât, le premier , le traité fait avec les Maures. N. du T. Gomez, l. c. 959, 40 seq.

entré, et s'exposa à tout pour obtenir la conversion complète de Grenade; ce fut même dans le moment du plus grand danger qu'il montra le plus de courage. Les moyens de contrainte qu'il mettait en usage pour amener la conversion des infidèles, ne pouvaient pas manquer d'exciter parfois de l'irritation; mais ce qui la porta surtout à un haut point, ce fut la violence dont il usa à l'égard des *Elches*, c'est-à-dire, des Maures issus de renégats chrétiens. Il croyait pour cette raison pouvoir les réclamer de force pour l'Eglise, et, d'autre part, il leur faisait enlever leurs enfants, pour les élever dans la religion chrétienne malgré la volonté de leurs parents (1). La haine qu'il s'attira par là de la part des Maures fermenta quelque temps en secret; mais dans les derniers jours de 1499, elle éclata tout à coup d'une manière dangereuse. Salzedo, concierge de Ximenès, s'était rendu, avec un alguacil et un autre jeune domestique, dans le quartier des Maures nommé Albaycin, pour y arrêter la fille d'un Elche; mais cette fille fit un tel vacarme et cria avec tant d'énergie qu'on violait les traités, que bientôt un grand nombre de mahométans accoururent pour la délivrer. L'alguacil, déjà haï pour d'autres arrestations, ayant répondu par des menaces aux injures de ces hommes irrités, fut maltraité, ainsi que ses compagnons, et enfin tué d'un coup de pierre. Le concierge de l'archevêque n'échappa au même sort, que grâce à la pitié d'une Mauresse, qui, voyant ses angoisses, le cacha sous son lit, jusqu'à ce qu'il pût en sûreté regagner la ville.

L'alguacil mort, tout le quartier de l'Albaycin, dont les 5000 maisons n'étaient habitées que par des mahomé-

(1) Mariana, l. XXVI, c. 3, p. 238. Marmol Carvajal. l. p. 416. — Viardot, *Hist. des Arabes d'Esp.* t. II, p. 4.

tans , courut aux armes , et renforcé par les infidèles des autres parties de la ville qui se joignirent à l'émeute , se porta en fureur et avec grand tumulte vers la demeure de Ximenès , pour anéantir l'opresseur de leur liberté et ses suppôts. Quelques jours auparavant , ils avaient célébré sa générosité par des hymnes , dans les mêmes rues qu'ils traversaient alors en rugissant et altérés de son sang. A cette inconstance choquante des Maures , opposons , par un contraste frappant , l'héroïque égalité d'ame que montra alors l'archevêque. Tandis que ses amis voulaient le conduire par une route secrète à la citadelle de Grenade , la célèbre Alhambra , il protesta que c'était surtout à l'heure du danger qu'il croyait devoir ne pas s'éloigner des siens ; il les anima par son exemple à une courageuse résistance , et régla avec sagesse et dans le plus grand calme , les préparatifs de défense de sa maison. Il réussit de cette manière à résister pendant toute la nuit aux assauts du peuple ; et dès le point du jour , le noble comte de Tendilla amena de l'Alhambra des secours armés , qui sauvèrent l'archevêque de ce danger. Toutefois la révolte dura encore pendant neuf jours (1).

Le comte de Tendilla commença par envoyer un parlementaire aux rebelles , afin de les engager à rentrer dans le repos ; mais ceux-ci lui brisèrent sur le corps le bâton , insigne de sa charge , et le mirent à mort (2). Ximenès manda alors de nouveau les alfaquis , et tâcha de calmer la foule par des paroles amicales ; mais l'émeute ne s'apaisait pas. Alors l'archevêque Talavera fit une tentative aussi heureuse que périlleuse. Accompagné d'un seul chapelain , qui portait devant lui la croix épiscopale ,

(1) Gomez, l. c. p. 960. Marmol Carvajal, l. c. p. 416-120.

(2) Mart. Ep. 242.

à l'exemple du pape S. Léon marchant au devant d'Attila, il se rendit à pied au devant des infidèles révoltés, l'air aussi serein que s'il allait prêcher les vérités de la foi à des hommes désireux de leur salut. La vue de leur prélat, si doux et si généralement aimé, adoucit aussitôt un grand nombre de ces hommes irrités, et les masses se pressèrent autour de l'homme de Dieu, pour baiser le bord de ses vêtements.

Le comte de Tendilla mit à profit ce calme momentané au milieu d'un ouragan furieux ; il parut aussi devant la foule comme un messenger de paix et dans un attirail pacifique ; et comme marque de ses bienveillantes intentions, il jeta au milieu de la foule son bonnet d'écarlate ; ce qui fut accueilli par de grands cris de joie. Ces deux hommes populaires représentèrent alors aux Maures, combien était superflue de leur part la lutte entreprise contre la puissante Espagne, et qu'elle ne pouvait être pour eux qu'une source de calamités ; tandis qu'au contraire, s'ils rentraient sur-le-champ dans le calme, le comte et l'archevêque useraient de toute leur influence pour obtenir le pardon royal en faveur de ceux qui se repentiraient ; et pour preuve de la sincérité de ses intentions, le comte laissa en otage dans l'Albaycin son épouse et ses deux enfants. Cela eut son effet, et l'émeute commença à se calmer (1).

Pendant ces événements, les rois catholiques étaient à Séville, et Ximenès ne négligea pas, dès le troisième jour du soulèvement, de leur en donner promptement la nouvelle. Les lettres étaient faites, lorsqu'un patricien de Grenade offrit pour les porter un Ethiopien, son esclave, coureur extraordinaire, qui pouvait en deux

(1) Mart. Ep. 242. Marmol Carv. l. c. p. 419. Prescott, II p. 438-439.

jours faire 50 lieues d'Allemagne. Ximenès accepta ; mais l'esclave s'enivra en chemin , s'endormit , et n'arriva en vue de Séville qu'au bout de cinq jours ; de sorte que le bruit de ce qui s'était passé à Grenade était déjà depuis longtemps parvenu aux oreilles du roi et de la reine , avec toutes sortes de circonstances qui défiguraient ou grossissaient les évènements , et faisaient croire que déjà Grenade était perdue. A cette nouvelle , toute la cour fut consternée , et le roi en particulier se répandit en plaintes contre Ximenès , dont le zèle imprudent lui faisait perdre le fruit de tant de sanglantes guerres et des travaux de plusieurs années. Cela réveilla même dans son cœur d'anciens sentiments d'aigreur , et il fit à Isabelle d'amers reproches , d'avoir , en dépit de ses désirs , nommé archevêque de Tolède , non son fils naturel , Alphonse d'Aragon , mais un moine incapable. Isabelle elle-même commençait à prendre le change sur le compte de Ximenès , dont elle ne s'expliquait pas le silence énigmatique ; et en conséquence , elle chargea son secrétaire Almazan de demander par écrit un prompt rapport à l'archevêque , et de le blâmer énergiquement d'avoir jusqu'alors omis de donner des renseignements.

Cependant Ximenès , ne doutant pas que l'esclave n'eût exactement transmis sa dépêche , était sans inquiétude sous ce rapport ; mais lorsqu'il reçut la lettre du secrétaire royal , il se repentit d'avoir confié une commission si importante à un homme de cette condition ; et sur-le-champ il envoya le Franciscain François Ruyz à Séville , pour instruire les souverains du véritable état des choses , et leur dire qu'aussitôt les troubles complètement apaisés , il se rendrait en personne à la cour pour justifier sa conduite. C'est ce qui eut lieu ; et , s'étant rendu à Séville , il se défendit avec tant de succès que les deux rois , non-seulement se tranquillisè-

rent, mais lui donnèrent même de grands éloges, en sorte qu'il fut encore en plus grande faveur qu'auparavant (1). Alors, sur son conseil, on posa aux habitants du quartier révolté l'alternative de recevoir le baptême ou d'être punis comme coupables de haute trahison (2). Le résultat de cette mesure fut que presque tous les Maures de la ville et des environs de Grenade passèrent au christianisme, et que les autres s'enfuirent dans les montagnes ou en Barbarie, afin de pouvoir conserver la croyance de leurs ancêtres (3).

Sans doute, comme l'observe Pierre Martyr, ce n'était là qu'une conversion extérieure et forcée, de sorte que Mahomet vivait toujours dans le cœur de ceux, dont les lèvres confessaient le nom de Jésus-Christ; mais ce même savant observe avec raison, que c'était moins de la génération présente que de leur postérité, qu'on devait attendre le fruit de ce changement.

Le nouvel historien nord-américain, Prescott (4), porte sur Ximenès un jugement bien sévère, à l'occasion de cette conversion des Maures, lorsqu'il traite sa manière d'agir de *chef-d'œuvre de casuistique monacale*, parce qu'il alléguait la révolte des Maures comme un motif de violer les traités antérieurs. Et cependant, ce sont en effet les Maures qui, par leur révolte, ont les premiers violé ces traités; et il serait difficile de trouver dans tout l'univers un seul gouvernement, qui se crût obligé de maintenir à des sujets rebelles, les avantages qu'il leur aurait accordés sous la condition d'une soumission pacifique et fidèle (5).

(1) Gomez, l. c. p. 964. Marmol Carvajal. l. c. p. 424.

(2) Mart. Ep. 245. Marmol Carvajal. l. c. p. 422.

(3) Marmol Carvajal, l. c. p. 493.

(4) Hist. de Ferd. et d'Isab., II p. p. 469.

(5) Voir p. 72 les premières menées séditeuses des Maures, à l'occasion des

De la cour , Ximenès revint bientôt à Grenade , pour aider l'archevêque de cette ville, à instruire les nouveaux baptisés et habituer ces derniers à l'usage des cérémonies sacrées. C'était un spectacle touchant , de voir ces deux éminents prélats instruire eux-mêmes les plus pauvres et agir avec la concorde la plus admirable. Ils ne différaient de manière de voir que sur un seul point. Talavera, comme nous l'avons vu , avait déjà fait traduire en arabe quelques parties des Saintes Ecritures et quelques livres de religion , et il désirait faire faire une version complète de la Bible. Ximenès, au contraire, voulait qu'on ne mît entre les mains des nouveaux convertis que des livres de dévotion et d'édification , et non la Bible entière ; il signalait les dangers de cette lecture pour des chrétiens encore faibles dans la foi. Son avis prévalut, et le plan de Talavera resta sans exécution ; mais l'amitié des deux prélats n'en fut pas altérée , et plus d'une fois on entendit le bon Talavera répéter : « Ximenès a remporté de plus grandes victoires que Ferdinand et Isabelle; car eux n'ont conquis que le sol de Grenade , tandis que lui, il a conquis les ames. » (1).

Ximenès ne recevait pas de moindres éloges dans tout le reste de l'Espagne ; ceux mêmes , en effet , pour qui la religion était indifférente , devaient apprécier les grands avantages politiques que la conversion des Maures promettait de procurer à l'Espagne. Il n'y avait encore, il est vrai , de converti que Grenade ; les autres parties de l'ancien royaume maure étaient encore vouées à l'islamisme ;

conversions libres qui avaient lieu. Ximenès violait-il le premier les traités comme l'auteur semble le dire en cet endroit , lorsque provoqué par ces menées , il les forçait à se laisser instruire et punissait même les plus récalcitrants ?

(1) Gomez, l. c. p. 961. Fléch. , l. I, p. 96-97. Prescott, II p. p. 143.